



ici & ailleurs



Regards croisés

Quand sciences et connaissances autochtones entrent en résonance

De la terre "objet" à la terre "sujet"

Le message des Wiwas

Judith Nuvita

Une jeune femme Kogi vient à notre rencontre !

Des droits pour la Nature ?

Entretien avec Valérie Cabanes



Chèr(e)s Ami(e)s,

Une phrase d'Albert Jacquard me tient en éveil ces derniers jours : « *L'important, c'est de se savoir « être », un caillou "est", mais il ne le sait pas, moi "je suis" et je suis capable de le savoir à partir du moment où je participe à la communauté humaine !* »

Participer à la communauté humaine, être conscient de notre interdépendance avec toutes choses, serait la différence qui fait de moi, un Être Humain et non un caillou. En conscience de mes responsabilités, face aux actes et aux paroles que je pose, j'en appréhende et en assume les conséquences, ces « effets papillons » que je ne cesse de déclencher.

Un talent que possèdent les Shamans Kogis qui, par leur maturité et leur travail sur eux-mêmes, sont à même de penser large, de maintenir l'équilibre des relations, y compris les plus inconfortables, afin d'éviter le dysfonctionnement du système. Des êtres humains debout, dont la quête première s'appelle recherche d'**harmonie**. Dans une telle vision du monde, le lien et la qualité de la relation sont considérés comme « sacrés », car ils sont au cœur de la vie et au final de la santé des gens, membres de la communauté. Il ne s'agit pas d'altruisme, mais de co-nnaissance des lois qui régissent le Vivant. Ils sont en pleine conscience des risques de la loi de *dilatation - rétraction, accueil, rejets*, que déclenchent nos interrelations et leurs conséquences. Ils savaient bien avant nos scientifiques que cette loi induit nos capacités d'éveil et d'évolution.

Ai-je contribué à nourrir de l'ouverture, de la joie, et donc de la valeur (*Dilatation*) ; ou ai-je contribué à fermer des portes, déclenché de la tristesse,

du repli sur soi, des tensions et donc rétréci le champ des possibles (*Rétraction*) ? Zigoneshi pour les Kogis, Tonglen pour les Tibétains, Ayni pour les Quechuas, la conscience des relations qui unissent toutes choses, permettent aux polarités (*Yin Yang*) de rester complémentaires donc créatives et sont considérées comme sacrées dans nombre de traditions, là où elles sont malmenées, voire ignorées, dans nos sociétés modernes.

Une découverte scientifique de la microbiologiste Lynn Margulis, en 1970, nous rappelle que la prise en compte du lien, de la relation, n'est ni moral, encore moins idéologique, mais que c'est un principe de base, constitutif du vivant. Elle évoque cette capacité des bactéries à **unir leurs forces**, en se regroupant, **pour coopérer** donnant ainsi naissance à la première cellule. Cette théorie, connue dans le monde scientifique sous le nom d'**endosymbiose**, démontre que ces petites entités simples que sont les bactéries, ont su **s'associer** pour contribuer à créer un organisme plus complexe, plus performant et plus évolué, dont nous, et tous les êtres du monde vivant, sommes composés. Contrairement aux idées reçues, la nature n'est pas un monde uniquement fait de compétition et d'égoïsme, mais c'est une valeur symbole de qualité des relations, la **coopération** qui serait à l'origine du Vivant.

Oser la coopération, c'est admettre que l'autre, qui n'est pas moi, m'est nécessaire pour apprendre et grandir. C'est établir **la confiance** comme préalable pour nourrir des relations de qualité. La confiance ? une deuxième valeur centrale, sans laquelle aucune démarche ni aucun processus coopératif ne peuvent durablement être mis

en œuvre. Cette valeur appelle l'humilité pour identifier et progresser dans nos zones de « fragilité », pour développer la solidarité, base du « faire ensemble ». Le biologiste Pablo Servigne souligne que « *les groupes composés d'individus plus coopératifs survivent mieux* ». Une possible explication à la longévité des peuples premiers, comme les Kogis ?

Ce sont ces valeurs : **la confiance** et **la coopération** qui nous ont permis d'innover avec France 2, en demandant à ce que, pour la première fois, un « appel à dons » soit fait durant l'émission « *Rendez-vous en terre inconnue* ». Confiance de France 2 pour le sérieux et la gestion de notre Association et coopération avec les Kogis, pour que ce documentaire ne soit pas juste un divertissement mais leur apporte de l'aide concrète et réelle.

Ce sont encore ces valeurs qui permettent d'investir les relations, de les rendre « vivantes », perceptibles afin de créer les conditions pour commencer à explorer une « intelligence collective ». Cette intelligence qui dépasse la somme des cerveaux et qui permet au vivant, à la nature, de s'adapter et d'inventer la suite de son histoire. « *Lorsqu'un seul homme rêve, ce n'est qu'un rêve. Mais si beaucoup d'hommes rêvent ensemble, c'est le début d'une nouvelle réalité* », Friedensreich Hundertwasser. Une citation qui nous tient éveillés dans notre aventure auprès des Kogis.

Marie-Hélène Straus,
Présidente





Message des Wiwas

En décembre 2017, Tchendukua signait, pour la première fois, un accord de coopération avec un peuple cousin des Kogis : les Wiwas.

Descendants de la civilisation précolombienne tayrona, tout comme les Kogis, ils ont su, eux aussi, maintenir ce lien à la nature et au vivant que nos sociétés modernes semblent avoir oublié.

Si les Wiwas ont décidé de nous accorder leur confiance, c'est avant tout parce qu'ils ont pu observer l'action menée par Tchendukua auprès des Kogis pour leur permettre de récupérer leurs terres ancestrales, année après année, hectare après hectare.

Aujourd'hui, les premiers résultats de la collaboration avec les Wiwas sont là : lors de notre dernière mission en janvier 2019, nous leur avons officiellement remis la terre de Potrero Arriba, acquise fin 2018.

D'une surface de 185 hectares, elle est située dans une zone de forêt tropicale sèche, l'un des écosystèmes les plus fragiles et menacés du globe. D'autres achats suivront : un nouvel accord de partenariat a été signé, prévoyant la restitution de terres ancestrales aux Wiwas sur les trois ans à venir.

Lors de notre visite, nous avons demandé à Alexandro Malo, Wiwa, s'il avait un message pour les donateurs, les « Petits Frères » qui les soutiennent depuis la France.

Voici ses propos :

message

Aujourd'hui, nous sommes heureux et nous voulons vous remercier de pouvoir recevoir officiellement cette terre de Potrero Arriba. Pour nous, il ne s'agit pas seulement de reprendre possession d'une terre pour profiter de ses ressources, c'est autre chose, cela va bien plus loin. Il s'agit d'accéder de nouveau à une terre malmenée qui nous a été prise, afin de retrouver l'accès à l'autorité spirituelle que porte cette terre. Cela nous permet de faire vivre et de pratiquer de nouveau nos connaissances traditionnelles afin de tenir notre engagement, notre responsabilité vis-à-vis de la Mère Nature.

Aujourd'hui, comme peuple indigène de la Sierra, nous avons cette mission, cette responsabilité de protéger, soutenir, prendre soin de ce territoire, le cœur du monde. C'est pour cela que nous avons demandé de l'aide, du soutien aux donateurs de la fondation Tchendukua qui nous ont appuyés pour retrouver ces terres sur les parties basses de la Sierra, pour pouvoir les protéger et y travailler selon nos lois traditionnelles. Nous, nous avons la connaissance, nous savons que sur ces terres se trouvent les pères et les mères spirituelles de toutes choses, de tout ce qui existe dans la nature. Sur une terre, on va trouver les parents spirituels de l'eau, les parents spirituels de la nourriture, de l'air, du soleil... Retrouver l'accès à ces terres nous permet de recommencer à les protéger et leur donner les soins spirituels dont ils ont besoin. Ce sont ces pères et mères de toutes choses que nous devons soutenir, accompagner, de la même façon que ces parents spirituels nous protègent.

Car c'est bien grâce à l'eau, à l'air, au feu, à la lumière que nous vivons. Ces parents spirituels de l'eau, de l'air, ces « gouvernements », si nous ne les protégeons pas, si nous n'en prenons pas soin, il n'y aura plus de vie dans ce monde. C'est pour cela que, pour nous, comme peuple indien, le territoire est sacré.

C'est sur le territoire que se trouve notre gouvernement, les lois qui orientent notre communauté. Pas le gouvernement du Président colombien Duque, non. Ce gouvernement-là s'occupe juste des choses physiques, matérielles. On

«...Car c'est bien grâce à l'eau à l'air, au feu, à la lumière que nous vivons.»

parle du gouvernement spirituel. Nos anciens ont ces connaissances, ils savent communiquer avec le gouvernement du territoire, ils reçoivent les messages. Nos anciens savent dialoguer avec les autorités du territoire.

Elles sont jusqu'à la partie basse, jusqu'à la Ligne Noire, qui nous relie avec les 9 couleurs de la mer. Jusqu'à la mer, nous travaillons aussi sur un plan spirituel, avec les pères et les mères qui permettent à la mer d'exister. Il faut aussi les alimenter, les soutenir.

Notre mission, c'est de protéger, prendre soin de la Mère Nature. Si nous la protégeons, alors elle nous protégera et la vie va durer encore longtemps.

Aujourd'hui nous entendons les scientifiques. Ils disent que d'ici quelques années, il va y avoir d'importants changements. C'est peut-être vrai car les choses ne sont pas utilisées, protégées, comme il conviendrait de le faire. C'est une vraie préoccupation pour nous.

Nos « gouvernements traditionnels » sur nos terres disent la même chose. Si nous ne récupérons pas nos terres, si nous ne protégeons pas les territoires, d'ici quelques années bien sûr, il va y avoir des changements, des maladies, différents types de maladies vont survenir. La mine de charbon qui est derrière la montagne, pour nous, c'est la mère de la nourriture, et de tout ce qui naît et se reproduit ici. Et depuis des années, ils sortent tout de ce qui représente pour nous comme une « matrice ». On commence à en voir les effets, la sécheresse, notamment de tout ce qui produit des fruits. Il y a aussi les barrages qu'ils mettent partout, les arbres fruitiers meurent très jeunes maintenant, ils ont de nouvelles maladies que nous ne connaissons pas. Dans les communautés humaines, aussi on

commence à voir des femmes qui ont des difficultés, des accouchements difficiles ou des bébés anormaux. Tout cela nous affecte.

Ce qui est difficile, c'est que nous ne pouvons pas agir. Les terres, nos terres ancestrales, appartiennent maintenant à des paysans. Certains cultivent vraiment la terre, mais d'autres sont des spéculateurs. Ils achètent, vendent et louent les terres.

Dans ces cas-là, nous n'avons plus d'interlocuteur, nous ne savons pas avec qui parler pour dire que, sur ces lieux, il n'est pas possible de faire telles ou telles choses.

Heureusement, nous avons des appuis, comme vous, qui vont emmener ce message à des gens, des entreprises, qui pensent au développement économique de leur pays. C'est bien qu'ils aient connaissance de cela, qu'ils comprennent que si nous ne protégeons pas la Mère Terre, qui va la protéger ? C'est grâce à elle que nous naissons, que nous pouvons nous nourrir, nous reproduire et que nous retournons pour mourir. Nous devons la protéger.

Dans notre vision des choses, nous avons besoin d'alliés qui nous comprennent, afin qu'ils nous appuient pour continuer à acquérir plus de terres, car c'est là que se trouvent les pères et les mères de toutes choses. Nous devons les récupérer pour protéger la vie.

Voilà le message que je voudrais partager.



Zigoneshi

Rendez-vous en terre inconnue



Zigoneshi « Je te donne, tu me donnes ». Tel était le principe qui sous-tendait l'accord des Kogis (Kagabas) pour la réalisation de l'émission Rendez-vous en terre inconnue, diffusée le 4 décembre 2019 sur France 2. Nous vous laissons entrer sur notre territoire, mais vous nous aidez à racheter nos terres.

Vous êtes près de 3000 personnes à avoir répondu à l'appel à dons lancé lors de l'émission Rendez-vous en terre inconnue, diffusée le 4 décembre sur France 2. Grâce à vous, 212 842 € ont pu être collectés ; ils seront entièrement affectés aux rachats de terres au profit des Kagabas. En janvier 2019, lorsque nous avons retrouvé, en Colombie, Mamo Shibulata et les assistants de Mamo Bernardo, protagonistes de l'émission, quelle ne fut pas notre joie de pouvoir leur partager cette bonne nouvelle ! Oui, nous allions pouvoir acheter et restituer de nouvelles terres. L'argent était là, disponible, les démarches d'acquisition allaient pouvoir commencer dès que possible. **C'est en avril**, que le cartographe de Tchendukua



a pu faire les premiers relevés topographiques, rencontrer les propriétaires et fixer les prix. **Aujourd'hui, deux terres ont été identifiées, cartographiées, évaluées**, les promesses d'achat devraient pouvoir être signées prochainement. Une troisième terre est en cours d'identification. Pour les Kagabas, récupérer une terre, ce n'est pas juste avoir accès à une ressource alimentaire et/ou économique. De façon beaucoup plus fondamentale, cela leur permet de retrouver des Ezuamas, des sites sacrés dont l'accès leur est nécessaire pour soigner la terre. La localisation de ces terres, en zone touristique à fort enjeu économique, associés aux regains de tensions et de violence entre bandes paramilitaires, rendent aujourd'hui l'acquisition de nouvelles terres de plus en plus difficile.

Merci à France 2, à Thomas Pesquet, à Adenium, Frédéric Lopez et Franck Desplanques pour leur confiance, aux donateurs pour leur engagement, aux équipes de Tchendukua Colombie pour leur rapidité d'action. Grâce à vous, quelques hectares de terres sont arrachés à la folie des hommes. Des forêts vont pouvoir repousser et les gardiens du « cœur du monde » vont pouvoir, un temps, poursuivre leur mission... Soigner la terre !



territoire

Les sites « sacrés »...

Des « points d'acupuncture » pour soigner la Terre ?

Ezuamas, Nikunas, sites sacrés... Ce thème revient souvent lorsque l'on engage une conversation avec un Kogi ou un représentant des autres communautés de la Sierra Nevada de Santa Marta. Mais de quoi parle-t-on au juste ? Qu'est-ce qu'un « site sacré » ? Pourquoi ces lieux auraient-ils une importance particulière ? Comment arriver à saisir cette idée quand, dans les sociétés occidentales, l'approche du territoire est radicalement différente ?

Une analogie peut nous aider à comprendre : ces sites correspondraient à des « points d'acupuncture » qui permettraient non seulement de soigner les territoires considérés comme des « corps » territoriaux, mais aussi d'être informés par les territoires sur leur « état de santé ».

Pour les Kogis, la Sierra est un corps vivant, macrocosme du corps humain, qui contient l'ensemble des organes nécessaires à la vie. Les roches seraient l'équivalent du système osseux ; la végétation, du système pileux ; le vent, du système ventilatoire et les cours d'eau, des différents liquides qui traversent le corps humain.

À l'image du corps humain, le territoire est traversé de grandes lignes qui forment un réseau appelé Shikwakala. Sur les points nodaux de ce réseau, en altitude, on trouve des lieux très particuliers : les **Ezuamas**. Ces lieux ont ce que les Kogis appellent « autorité », mot qui désigne à la fois l'autorité politique humaine et l'autorité de la nature. C'est également un lieu où les humains se connectent au monde et à la pensée de la Mère, par la voix des autorités spirituelles, les **Mamos** et les **Sagas**. Car pour les Kogis, le monde matériel est un reflet du monde invisible, et tout ce qui existe a d'abord été créé dans l'esprit de la Mère (**Aluna Jaba**).

Chaque Ezuama est connecté à un site plus bas, appelé un **Nikuna**. D'après eux, une petite manipulation effectuée sur l'Ezuama peut avoir un effet direct sur le Nikuna à des kilomètres. Les deux endroits sont enchevêtrés. C'est en cela que ces lieux peuvent être comparés à des points d'acupuncture.

L'Ezuama comporte aussi un élément humain. Chaque Ezuama est la responsabilité d'une lignée particulière et un Mamo consacre sa vie à en prendre soin.

Dans le film « Aluna », d'Alan Ereira, les Kogis tentent de faire passer aux « Petits Frères » cette idée de connexion entre les lieux à travers l'exemple d'un Ezuama très abimé. Sur le Nikuna correspondant à l'estuaire d'un cours d'eau, une centrale électrique a été construite. Sa mise en fonctionnement a causé l'assèchement de la mangrove qui l'entourait et l'accélération du flux de la rivière, accompagnée de glissements de terrain et de l'assèchement des lacs glaciaires aux sources de la rivière, à environ 4 500 m d'altitude. Le flux a ensuite fortement diminué, provoquant des changements significatifs dans la végétation de l'Ezuama, à côté de la source du cours d'eau.

La préservation des « lieux sacrés » ne serait donc pas seulement une question culturelle. Comme l'explique Alan Ereira : « Les Ezuamas et les Nikunas sont généralement appelés « lieux sacrés » pour communiquer avec les non-indigènes. « Sacré » n'a pas d'équivalent en Kogi, mais ils ont compris que pour nous cela signifie « intouchable ». Ils utilisent donc notre propre langage mystique pour essayer de nous faire comprendre une dimension « physique », mais non directement visible, du fonctionnement de la nature. Mais cela ne traduit pas leur conviction centrale qu'il y a une réelle connexion physique entre des sites de haute et basse altitude, ce qui explique que l'élimination d'un lagon sur un estuaire peut assécher un lac glaciaire. Ils ont essayé, sans succès, d'expliquer le processus qui tuerait cette immense région de mangroves côtières, mais en ont été réduits à parler de lieux sacrés. Ce qui ne mène nulle part. Comprendre les concepts d'Ezuamas et de Nikunas est primordial pour la survie des 700 000 personnes qui dépendent directement des 36 cours d'eau de la Sierra et sans doute, plus largement, pour l'avenir des sept milliards d'individus qui vivent aujourd'hui sur la planète. »

Pour en savoir +

Ce qui descend doit monter : <https://www.youtube.com/watch?v=17RU7LftqE>
Aluna : <https://www.youtube.com/watch?v=ftFbCwJfs1I&t=31s>





demain

Entre la tradition des sociétés autochtones et nos sciences modernes...

quelles résonances, quels possibles pour demain ?

On entend beaucoup dire, ces dernières années, qu'il faut changer de paradigme, inventer de nouvelles façons d'être et d'agir. A Tchendukua, nous pensons qu'il s'agit non pas d'inventer un paradigme totalement nouveau, mais d'en retrouver un ancien, toujours présent, même si nous l'avons oublié : la nature. En cela les Kogis et les peuples « racines » peuvent nous aider, eux qui n'ont jamais coupé leurs liens d'alliance avec la vie et le vivant. Pour réveiller ce paradigme, lui redonner sens dans nos sociétés modernes, avec ses partenaires, dont Tairona Heritage Trust, le ministère de la Transition écologique et solidaire et nombres d'acteurs privés, Tchendukua a ouvert des espaces inédits de dialogue où sont mis en perspective les connaissances des shamans Kogis avec les savoirs de nos scientifiques modernes. Une première expérience, « *Regards croisés sur la santé territoriale du Diois* », a été menée en septembre 2018 dans la Drôme. Pour la première fois, 3 shamans Kogis sont venus analyser, poser un « diagnostic » sur un territoire qu'ils ne connaissent pas. En parallèle, sous la houlette de Denis Chartier (Professeur à l'Université Paris VII) et Patrick Degeorges (ENS Lyon), cartographes, géographes et géologues ont élaboré, avec leurs outils, leurs regards, un état des lieux de ce même territoire. Puis, s'est ouvert un temps de partage, de dialogue entre deux visions du monde. Les résultats de ce dialogue ? Ils sont pour le moins impressionnants.

Diagnostic croisé

Au moment d'engager ce dialogue, la question se pose de savoir qui, des shamans ou des scientifiques, vont prendre la parole les premiers. Très vite, les shamans partagent le souhait de s'exprimer en second, afin de pouvoir écouter « où en sont les scientifiques », « leurs niveaux de connaissances ». C'est Denis Chartier, Professeur de Géographie à l'Université Paris VII, qui démarre la présentation de diagnostic territorial « moderne ». -« *Notre diagnostic du territoire a croisé les apports de géographes, cartographes, naturalistes, historiens, mais aussi de géobiologues, avec l'intention d'ouvrir à d'autres formes d'approche et de compréhension d'un espace. Nous avons commencé par aller dans les bibliothèques pour identifier ce que nos ancêtres et nos contemporains avaient déjà accumulé comme informations, dont des cartes "Cassini" et des photographies aériennes, certaines de 1966. Nous avons aussi été à la rencontre des habitants, puis sur le terrain, où nous avons collecté différents éléments, pierres, végétaux, mais aussi des sons et des odeurs* ». Puis, c'est au tour de **Gilbert et Béatrice Cochet**, naturalistes, professeurs en sciences de la terre, de prendre la parole.

Nos partenaires



-« *L'histoire de la terre, c'est 4,5 milliards d'années. Là, avec ces montagnes dans le Vercors, nous ne parlons que de la fin de cette histoire, puisque nous sommes dans une échelle géologique de temps de l'ordre de 100 millions d'années. A l'époque géologique du secondaire, il n'y avait pas de montagnes. Cette région où nous sommes était complètement plate et il y avait de l'eau pratiquement partout, avec sans doute des variations de profondeur et quelques zones qui émergeaient. Sur ces petits îlots, des arbres ont dû arriver. Mais n'oubliez pas qu'il n'y avait pas de montagne. Ce sont les montagnes qui, par le bais de l'érosion, permettent une transformation des minéraux (calcium et charbon) qui vont être transportés par les rivières vers la mer. Le calcium, une fois dans les océans, va permettre la formation des coquillages, des coraux et au final la réduction de quantité de CO₂ présente dans l'atmosphère.* » **A ce moment de la présentation Mamu Shibulata et Mamu Bernardo** acquiescent en souriant. Ils expriment le fait **qu'ils sont d'accord avec ces éléments de diagnostic**. C'est maintenant Mama Bernardo qui prend la parole :

-« *Je ne parle pas ici, en tant que personne. C'est la montagne qui parle à travers moi. Tout est pareil ici, chez vous et chez nous. La terre est un réseau qui inter-communique tout. C'est comme un système connecté. Si par exemple, on coupe une veine, tout le corps est affecté. Ces points de connexion, vous les appelez des sites sacrés. Ce sont certaines pierres, lacs ou montagnes. C'est dans ces lieux que peut être soutenu l'équilibre du monde. C'est-à-dire le lien qui existe entre ces lieux. Quand vous coupez ces fils, il y a un déséquilibre qui se met en place, une déconnexion qui ne permet plus à l'énergie de circuler. Il s'agit d'une inter-connexion entre parties du monde qui, à l'origine, ne faisait qu'une seule partie, comme la Patagonie ou l'Australie par exemple. C'est exactement comme le système circulatoire d'un corps humain.* » Pour nos invités Kogis, ces connexions et les réseaux associés, qu'ils évoquent, auraient leur origine au moment où les actuels continents formaient **la Pangée**, ce qu'ils nomment en langue kogi « **Askukalda** » : cet état primordial de la terre où les continents d'aujourd'hui ne formaient qu'un seul corps. La division des continents a entraîné la division et l'éclatement des sites sacrés qui, au départ, faisaient partie d'une seule entité. C'est de cette séparation « originelle », que seraient nés ces « réseaux de connexion planétaires » qu'évoquent les Kogis. **Comment les Kogis peuvent-ils connaître l'existence de la Pangée, ce continent unique « primordial »** vieux de plus de 250 millions d'années, dont la réalité a été pressentie en 1912 par le météorologiste Alfred Wegener et confirmée en 1954 ?

Pour tenter d'aller plus avant dans ce dialogue, un travail de cartographie sensible mené par les Kogis accompagnés d'**Ana-Maria Lozano**, plasticienne et anthropologue colombienne, a été présenté aux scientifiques.

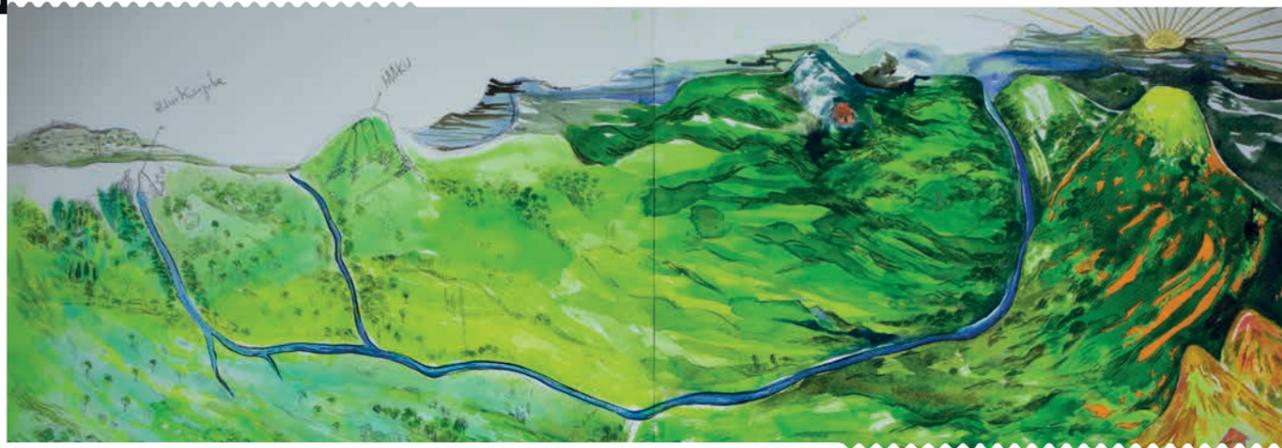
Lecture du monde

Deux représentations géographiques « sensibles » ont été réalisées afin d'essayer de représenter de manière visuelle ce qui, pour les Kogis, représente les deux perspectives, visibles et invisibles d'un territoire. Sur la première carte, montagnes et lacs ont été dessinés tels que l'on peut les percevoir habituellement. Un ensemble de formes, matériaux, lacs, rivières, forêts, pierriers, qui ne semblent, en apparence, avoir aucune connexion entre elles. Une représentation qui pourrait correspondre à ce que nous appelons « *le monde visible* ».

Sur la carte page suivante de gauche à droite les sommets « visibles » identifiés par les Kogis **Junkuakuui, Maku, Kagshibaka, Junkuakukui, Jugukui, Nugsuzludue, Nagkuakuka**.

Sur la seconde, ce sont les Kogis qui ont directement orienté les choix graphiques et les modes de représentations des lieux « sacrés ».

Ce jour-là, lors de la présentation de ces cartes, nous assistons en direct à la mise à jour de la dimension « cachée » des choses, de la « mère ». Pour les Kogis, **chaque « lieu » aurait une « mission » particulière** à même d'être identifiée partout sur la planète. C'est une vision du monde tout à fait « révolutionnaire » qui remet totalement en cause la façon de comprendre, relier et classer les montagnes, **non plus par nature ou famille de roche ou ni même par périodes historiques, mais par fonctions « organiques », inter-reliées entre elles.**



Dans ce registre de lecture du monde, il devient possible de percevoir les connexions et les interactions spirituelles et énergétiques qui existent entre les lieux partout sur la planète.

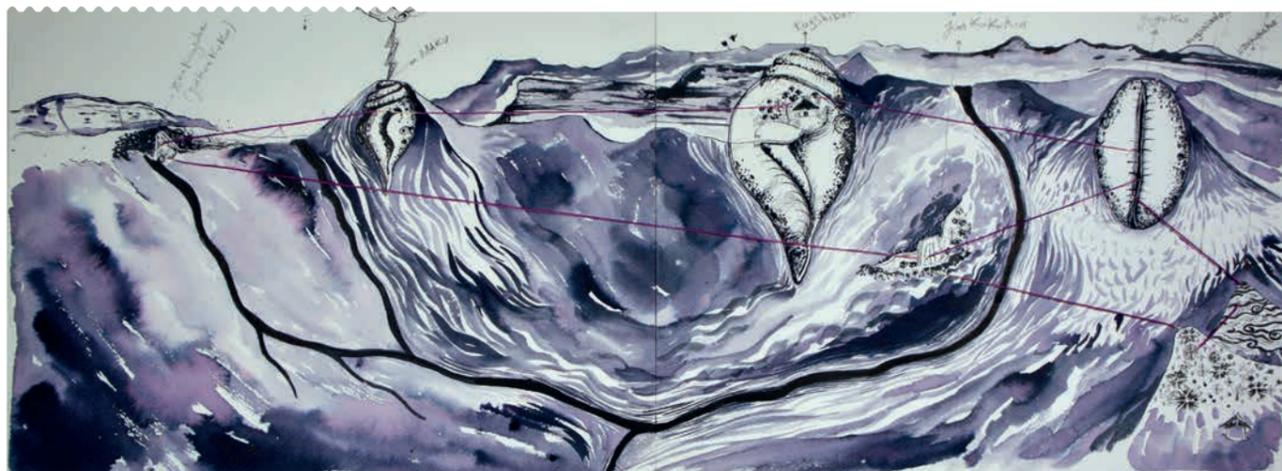
Ces deux documents « cartographiques » tentent de rendre compte des principes invisibles, mais bien réel, « d'organisations territoriales » qui, selon les représentations kogis, sont déterminés par une hiérarchie et des logiques d'articulations fonctionnelles précises. Chaque lieu pourrait avoir une mission liée à certains types d'écosystèmes, d'animaux, de plantes, d'arbres... **L'ensemble composant un tout vivant et organique, « la mère terre ».** Ce sont ces « flux d'énergie » entre ces « lieux » qui permettent aux territoires, et plus largement à la terre, d'être organisés spirituellement et physiquement, d'être vivante.

Ce qui se dessine là, sous les yeux incrédules des personnes présentes, n'est rien de moins qu'une révolution épistémologique. Pour les Kogis, le « développement de la terre » est de même ordre que le développement de la vie humaine. **La Pangée, à l'époque où les actuels continents ne formaient qu'un seul espace de terres émergées,** pourrait être mise en parallèle avec la première cellule issue de la fécondation d'un ovule par un spermatozoïde, qui déclenche l'embryogenèse, puis l'organogenèse. Comme les continents se sont peu à peu dessinés, avec leurs montagnes, les espaces climatiques, les forêts, les lacs et les zones maritimes, à partir de la quatorzième semaine, les fonctions de l'embryon apparaissent peu à peu. Au fur et à mesure de ce développement, embryonnaire ou géologique, les relations qui permettent l'interconnexion des organes, deviennent fondamentales, structurantes, du futur « être vivant », comme de la terre. Comme la circulation sanguine qui apporte à toutes les cellules de l'organisme la chaleur, l'oxygène et les nutriments dont elles ont besoin, les rivières, fleuves, cours

d'eau, apportent l'oxygène, les nutriments et les éléments de vie, dont la terre a besoin.

Au moment de terminer ces rencontres, il semble évident que l'on peut répondre par l'affirmative, non seulement à la question de savoir s'il existerait des connaissances « scientifiques » connues des Kogis, mais que nous ignorerions, mais aussi sur le fait qu'il existe d'autres modalités d'être au monde et d'apprendre, dont le partage et la découverte pourraient s'avérer vitale pour donner naissance à cette « nouvelle forme d'intelligence » qu'appelle Hubert Reeves de ses vœux.

Des connaissances qui annoncent une véritable mutation de nos représentations, comme ont pu l'être, en leur temps, la découverte de la rotondité de la terre, sa place dans le système solaire, voire plus près de nous la compréhension du système « dynamique » des plaques tectoniques.



Mission Colombie janvier 2019

témoignage

*Michel Podolak, vice-président
de Tchendukua - Ici et Ailleurs, a
accompagné la mission annuelle de
Tchendukua France en Colombie.*

Il partage avec nous son témoignage.



Quand on arrive à Bogotá pour la première fois, on est frappé par le climat tempéré et la beauté de la place centrale. Après un vol intérieur de 1h30, l'arrivée à Santa Marta, sur la côte caraïbe, est d'une tout autre nature. Il fait chaud, la circulation est bruyante et la musique omniprésente. Les rues colorées sont le théâtre d'une vie intense dans lesquelles on croise des « costeños », habitants des côtes caraïbes, parfois même des Kogis, des Arhuacos avec leur tenue d'un blanc éclatant et nombre de réfugiés Vénézuéliens, contraints de mendier pour survivre. Musiques, couleurs, odeurs, lumières, ici tous les sens sont exacerbés.

Vice-président de l'association, c'est la première fois que je me rends sur le terrain en compagnie d'Éric Julien et Pauline Thiériot, chargée de mission. La mission alternait plusieurs étapes. Un temps au nord de la Sierra, avec les Kogis, afin d'évaluer l'évolution du site de Bonda, proche de Santa Marta et rencontrer Mamo Shibulata pour envisager avec sa communauté l'achat de nouvelles terres. Un temps au sud, avec les Wiwas, sur le site de Tezhumaké, afin d'officialiser la remise d'une nouvelle terre de 185 ha restituée à cette communauté très proche culturellement et géographiquement des Kogis. En fin de mission, il y aura un troisième temps à Bogotá pour rencontrer nos partenaires, l'AFD, l'ambassade de France, et des acteurs colombiens qui nous soutiennent depuis de nombreuses années.

Nous passerons près de trois jours à

Tezhumaké : les enfants qui jouent, Mamo Antonio qui joue de la musique en l'honneur de l'anniversaire d'Éric, sous l'éclipse de Lune, le chant des coqs dans toute la vallée une grande partie de la nuit. Il y a aussi les marches au petit matin pour aller voir les terres, les paroles et les moments d'accueil, et l'enthousiasme des jeunes en formation, descendus de leurs hautes vallées, pour participer à un travail d'évaluation des dynamiques territoriales. L'atelier devait durer 2 heures, il durera plus de 6 heures, pour se terminer à la lumière des phares d'une voiture. Loin des cartes postales, on est dans la vie des Wiwas, avec ce qu'elle a de beau et ses bémols, comme le problème des déchets plastiques qui s'accumulent ou le manque d'eau qui se fait cruellement sentir.

Plus tard, signature d'un accord de partenariat avec le Cabildo wiwa dans les locaux de la Casa Indígena de Valledupar... encore un moment émouvant. Enfin, rencontre avec Mamo Shibulata, une autre énergie, le vent, la mer, la lumière différente... Et puis, d'autres visages, Judith, Camilla, Javier et tous ceux dont je

ne peux retenir les prénoms.

A chacune de nos rencontres, qu'il s'agisse des Wiwas ou des Kogis, je suis impressionné par la qualité d'écoute, de présence, accompagné par le frotement des poporos qui s'arrêtent parfois pour un mot ou une phrase importante ! Là, on peut éprouver cette « parole impeccable » des accords toltèques : impossible de tricher, de ne pas être là pleinement, quand eux le sont tellement.

J'ai aussi mieux perçu le travail de fourmis de nos correspondants en Colombie, engagés malgré tous les obstacles qu'il leur faut contourner, les problèmes de sécurité et le retour en force des paramilitaires, pour que puissent être rachetées, hectare après hectare, les terres qui permettront aux Kogis, aux Wiwas de régénérer de la forêt, manger, habiter. Tout le sens de Tchendukua ! De longs temps d'échange nous permettent de renforcer nos liens, partager nos visions et plein de petits riens, rire ensemble. **Merci à eux, et merci à vous toutes et tous, sans vous, Tchendukua ne peut rien.**





interview



Rencontre avec Judith Nuvita

Judith Nuvita est la première femme kogi à avoir suivi des études au sein du monde « moderne ». Dentiste, elle a choisi de revenir exercer sa profession au sein de sa communauté. Au mois de septembre, elle viendra en Europe pour tenter l'aventure du dialogue entre sa tradition et notre modernité.

L'invitation est initiée par Laurent Fiedler, dentiste français, afin d'engager un échange de pratiques professionnelles et de former Judith à un nouveau matériel de dentisterie. Ce matériel, léger et facilement transportable, simplifiera le travail de Judith : pour rejoindre les villages où elle intervient, il faut souvent des heures de marche à pied ou à dos de mule ! **Quatre rencontres exceptionnelles seront organisées : à Bruxelles (7-8 septembre), Paris (9 septembre), Lille (10 septembre) et Genève (11 septembre).**

Comment se passe ton travail de dentiste dans les communautés ?

Je suis bien acceptée par les communautés car dès le départ mes parents ont réalisé les consultations traditionnelles et la Mère spirituelle a accepté. Dans la vie des Kogis il faut toujours demander la permission aux ancêtres, à la nature, aux parents spirituels. C'est pour cela que, depuis mon enfance, mes parents ont demandé la permission aux parents spirituels des lettres, de la connaissance... Ils ont réalisé le travail spirituel pour équilibrer tout ce qui pouvait se passer de négatif quand j'étudiais en ville, comme la tristesse d'être loin de mon territoire ou la contamination auditive et visuelle de la télévision.

Avant moi, il y avait déjà des dentistes qui intervenaient avec



l'organisme de santé indigène. Mais les Kogis préfèrent que ce soit moi qui vienne les soigner, parce que je les comprends. Pour les femmes surtout, c'est mieux, elles se sentent beaucoup plus à l'aise, à la fois parce que je suis une femme et parce que je suis kogi.

De plus en plus, des femmes kogi me disent : j'aimerais bien que ma fille puisse étudier comme toi. Pour moi, ça a été très difficile par moment, mais j'ai pu terminer mes études car j'ai toujours eu l'appui de mes parents.



Y a-t-il des différences entre le monde des dents chez les non-indigènes et chez les Kogis ? Des liens entre ton travail et la médecine traditionnelle ?

La différence réside dans le champ spirituel. Il n'y a pas de grande différence sur le plan matériel. Par exemple, la question de l'hygiène dentaire : c'est essentiel chez les Kogis comme chez les « petits frères », les non-indigènes. Ce qui change, c'est le matériel utilisé, et surtout que, chez les Kogis, l'hygiène dentaire est liée à l'hygiène de tout le corps et à « l'assainissement » sur les sites sacrés.

Pour nous, chaque dent « juala » est un membre de la famille. La mâchoire supérieure correspond aux membres de la famille féminins, la mâchoire inférieure, aux hommes de la famille. Les dents du centre sont les personnes proches, les frères et sœurs ; les prémolaires les membres plus éloignés ; et les molaires sont les parents, beaux-parents ou conjoints. Les dents ont aussi une pensée, c'est pour cela qu'elles sont vivantes et peuvent mourir.

Quand je viens pour soigner, les Mamos font un travail spirituel pour qu'il n'y ait pas de complications et que mon intervention donne de bons résultats. Il faut toujours l'autorisation du territoire et des parents spirituels, sinon on serait comme des délinquants, des intrus.

Au début, j'avais seulement les connaissances non-indigènes, apprises à l'université. Mais je me suis aperçue que, quelquefois, utiliser seulement le matériel et les techniques des « petits frères » était nocif et qu'il fallait aussi renforcer les connaissances et pratiques traditionnelles. J'ai commencé à me former avec les Mamos qui m'ont parlé des parents spirituels des dents et du travail spirituel qui doit être réalisé. Aujourd'hui, je cherche à pratiquer mon métier de manière interculturelle pour que les connaissances indigènes et non-indigènes s'articulent de manière positive, sans nuire.

Je le dis toujours à mes patients : je suis seulement un appui. Quand ils ont mal aux dents, ils vont aussi voir le Mamo ou la Saga. En réalité, le traitement se trouve d'abord dans le territoire.



Les Journées émergences

rezonance

Quel est le rôle des femmes chez les Kogis ?

La base de tout ce qui existe est féminine. Ce sont les femmes qui donnent la vie et qui gardent les connaissances spirituelles.

Sur le plan matériel, les femmes sont chargées de protéger et de prendre soin de tout ce qui existe, de leur famille, mais aussi des animaux, des cultures... Elles s'occupent de l'éducation des enfants. Elles ont un rôle de conseillère, d'éducatrice, de mère, elles doivent montrer l'exemple.

Chez les Kogis, il y a toujours une recherche d'équilibre et de complémentarité entre hommes et femmes. Tout se fait en équipe. Le tissage par exemple : les femmes conçoivent les vêtements, les hommes les tissent et les femmes se chargent des finitions. C'est pareil pour les cultures, tout est un travail d'équipe. Les enfants participent aussi, ils commencent très jeunes à aider leurs parents pour apprendre et être autonomes une fois adultes : savoir cultiver, tisser les mochilas pour les filles, couper du bois pour les garçons...

Les femmes sont associées à l'eau. Le lien entre l'eau et les femmes, c'est la pensée. Les femmes et l'eau ont la même responsabilité de maintenir la vie et l'énergie. C'est pour cela que nous ne devons pas avoir de pensée négative, sinon cela contamine tout. Les femmes sont aussi associées à la Terre-Mère qui donne la vie.

Il y a des autorités spirituelles féminines, les Sagas, liées à la Lune. Leur rôle complète celui des Mamos, autorités spirituelles masculines, liées au Soleil. Les Sagas ont pour fonction d'annuler les dettes sur le plan spirituel, de générer l'harmonie et de mener la partie féminine des travaux spirituels traditionnels. Mais aujourd'hui le nombre de Saga, comme le nombre de Mamos, diminue.

Pourquoi as-tu décidé de revenir dans ta communauté ?

Je ne voulais pas perdre ma tradition. Quand j'étais petite, à l'école, quelquefois je voulais m'habiller comme les autres enfants mais mes parents refusaient. Puis j'ai compris que, si je m'étais habillée comme les petits frères, j'aurais perdu une partie de ma culture, de mon identité. Ça aurait été comme de porter un déguisement, même si pour les autres enfants c'est moi qui avais l'air déguisée.

A ton avis, qu'est-ce que le monde non-indigène pourrait apprendre des Kogis ?

Les Kogis vivent avec ce que la nature leur donne. Aujourd'hui, la Terre est malade, par endroit elle ne peut plus produire. On a l'impression que le monde moderne ne comprend pas le monde ancestral et les liens avec le territoire et la nature. Que dans le monde moderne, on ne prend pas le temps de penser, ce qui fait qu'on ne peut pas contrôler toutes les inventions. Le monde moderne pourrait essayer de retrouver les connaissances ancestrales, de les suivre et de les protéger. Et comprendre que les problèmes qu'on ne résout pas aujourd'hui auront des répercussions dans le futur. C'est pour ça qu'il faut éliminer tout de suite ce qui est nocif et ne pas laisser les déséquilibres s'installer. C'est important aussi pour la santé, qui est liée à l'équilibre avec ce qui nous entoure.



Des droits pour la Nature ?

« Il n'y a pas de séparation entre les droits des peuples indigènes et les droits de la Terre Mère » affirmaient 14 représentant/e/s autochtones dans une tribune au Monde en avril 2019¹. Mais qu'est-ce que cela signifie, les droits de la Terre Mère ? Comment la Nature peut-elle avoir des droits ? Pour le comprendre, nous avons rencontré Valérie Cabanes, juriste internationale spécialiste des droits humains.



Comment vous êtes-vous intéressée aux droits de la nature ?

C'est par le biais des droits des peuples autochtones. C'est une sensibilité que j'ai depuis toute petite, une connexion particulière. J'ai travaillé pendant près de 20 ans dans des projets de solidarité internationale, parfois en lien avec des peuples autochtones, par exemple au Népal avec les communautés Tamang. J'ai fait mon mémoire sur les droits des peuples autochtones, puis j'ai entamé une thèse d'anthropologie juridique et je suis partie dans une communauté autochtone Innu, un peuple de la forêt boréale du Québec. La communauté était en prise avec des négociations avec Hydroquébec contre la construction de très grands barrages hydroélectriques sur la dernière rivière sauvage de leur territoire. Là-bas, j'ai vraiment pris conscience de l'iniquité qu'il pouvait y avoir, de la manière dont les peuples pouvaient être dépossédés, malgré les textes internationaux censés protéger leurs droits. J'ai aussi travaillé avec les Kayapo, contre la construction du barrage de Belo Monte en Amazonie. J'ai commencé à écrire des rapports pour

la Commission des Droits de l'Homme des Nations Unies et je suis intervenue au Parlement européen, pour alerter sur leur situation et soutenir leur combat.

En 2012, on m'a proposé de lancer une initiative citoyenne en France pour la reconnaissance du crime d'écocide, c'est-à-dire les atteintes les plus graves faites à la nature. J'ai tout de suite perçu son potentiel, c'était enfin une proposition qui sortait d'un droit anthropocentré et qui tenait compte du droit de la nature à exister. Il nous faut adopter une approche écosystémique, où on considère que l'humain fait partie de la nature car on ne peut pas garantir les droits fondamentaux des humains si on ne garantit pas le droit de la nature à exister.

1 : https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/04/10/appele-des-peuples-indigenes-depuis-l-election-de-jair-bolsonaro-nous-vivons-les-premices-d-une-apocalypse_5448063_3232.html
2 : Sur les limites planétaires, voir le Stockholm Resilience Centre
3 : Voir le site <https://therightsofnature.org/>

Quels sont les liens entre les droits des peuples autochtones et les droits de la nature ?

La reconnaissance des droits de la nature bénéficie en premier lieu aux populations autochtones qui sont complètement dépendantes du milieu et du territoire sur lequel elles vivent. Défendre le droit de la nature, c'est protéger leurs conditions d'existence.

Ensuite, cette approche rejoint la cosmogonie des peuples autochtones. Ils influencent beaucoup cette nouvelle pensée juridique. Pour eux, la Terre, le Vivant, sont sacrés. De ce fait, ils ne sont pas dans une logique d'appropriation du territoire mais bien dans une logique d'appartenir à un territoire et de coexister avec les autres espèces et autres systèmes vivants. Ils ont une relation de déférence, de respect et non pas de possesseur et de maîtres. Cela remet en question notre conception de la propriété privée. Et quand ils doivent composer avec le droit occidental, ce qu'ils revendiquent, ce sont des droits de propriété collectifs.

Ils ont une approche égalitaire de la place de l'humain par rapport aux autres espèces et systèmes. Il y a aussi une notion transgénérationnelle qu'on retrouve dans le mouvement pour les droits de la Terre, qui fait qu'on ne prend pas de décisions sans réfléchir aux conséquences sur plusieurs générations.

En quoi le droit peut-il être un outil pour protéger la nature ?

En fait le droit, c'est quoi ? C'est ce qui permet de poser les règles du vivre ensemble. Chez les peuples autochtones, c'est le droit coutumier, un droit oral. Dans nos pays, on a un droit écrit qui s'appuie sur une vision du monde, liée à la culture judéo-chrétienne, qui est en fait un récit qu'on se raconte à nous-même où l'homme se place en maître de la nature. Ce qu'on essaie de faire avec la reconnaissance des droits de la nature, c'est que le droit s'adapte à une réalité, la réalité biologique, et non pas à une fiction. Et la réalité biologique aujourd'hui, c'est qu'on rentre dans une sixième extinction de masse des espèces et qu'on est en train de menacer la pérennité de l'humanité elle-même en détruisant tout le reste du vivant, parce qu'on ne respecte pas les règles biologiques et les limites que la planète nous impose.

Une des manières pour arriver à faire respecter ces limites est de créer des règles de droit. Aujourd'hui on a pu déterminer des seuils chiffrés qui nous permettent de dire à quel moment on bascule dans un état planétaire qui devient inhospitalier. Par exemple, il y a une limite de concentration de CO₂ dans l'atmosphère, ou de déforestation à ne pas dépasser². Ce que je

propose, c'est qu'on s'appuie sur ces limites planétaires pour cadrer l'activité humaine en les élevant au rang de normes. Ce serait du droit contraignant qui pourrait devenir du droit pénal si on reconnaît le crime d'écocide.

Les droits de la nature permettraient aussi de stopper, de façon préventive, des projets qui menacent des écosystèmes. Parce qu'à l'heure actuelle, on ne peut, au mieux, agir qu'une fois qu'il y a eu une catastrophe. C'est le cas en France avec la notion de préjudice écologique. On ne peut pas faire arrêter des projets dangereux, parce qu'on ne reconnaît pas aux éléments de la nature leur droit à exister pour eux-mêmes et à jouer leur rôle écologique.

Le problème, c'est qu'en général le droit économique prime sur le droit de l'environnement. Reconnaître en droit les droits de la Nature finirait par renverser cette échelle des normes. Car les droits humains ne peuvent pas être garantis si la Nature n'existe pas. Donc il faut d'abord reconnaître les droits de la Nature, ce qui va permettre de garantir les droits humains. Et le droit économique n'est qu'une émanation de l'humanité, elle ne devrait pas primer sur les niveaux de droit. C'est vraiment une autre façon de se positionner dans le monde, dans une vision écosystémique.

Quelles sont les limites du droit pour protéger la nature ? Comment le faire respecter ?

Les limites, elles sont inhérentes à la façon dont le droit et la justice fonctionnent. La justice est souvent trop lente, ou n'a pas assez de moyens pour enquêter. Mais ça n'empêche pas que poser des règles permet d'avoir une vision de ce vers quoi on tend. L'autre point, c'est que, le droit n'étant qu'un reflet de notre état de conscience à un moment donné, il ne sert à rien de changer les lois si fondamentalement les populations elles-mêmes ne comprennent pas, presque dans leurs tripes, ce lien intrinsèque qu'il y a entre leur vie et la vie des écosystèmes. C'est pour ça qu'il faut aussi œuvrer pour un changement de conscience au niveau personnel, individuel.

Mais en ce moment, on assiste à un vrai changement, c'est exponentiel. Des droits sont reconnus à la nature sur tous les continents. Des politiques commencent à s'emparer du sujet mais aussi des juges et des citoyens³. Il y a une prise de conscience qui s'opère.

Pour en savoir +
<http://valeriecabanes.eu/>

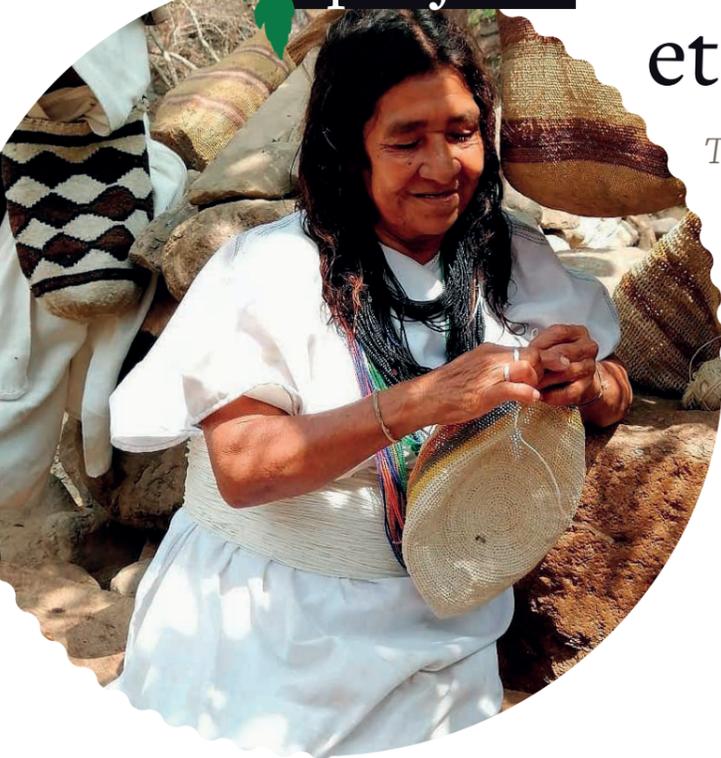
ET CHEZ LES KOGIS ?

D'après Gentil Cruz, premier correspondant de Tchendukua en Colombie : « Les Kogis parlent de la loi naturelle, celle que dicte la nature. La nature, c'est la mère, celle qui conseille, qui donne tout et qui punit. Ici, il n'existe pas d'articles, pas de décrets, rien de toutes ces lois caractéristiques du monde occidental. Les Kogis ont coutume de dire que nous, nous faisons des lois pour sans cesse les remanier. Ici, il y a la nature avec ses propres règles et si l'on respecte la nature, c'est la loi que l'on respecte. »

Extrait du film Gentil Cruz, passeur de mémoires

Les femmes et le tissage, au cœur de la culture kogi et arhuaca

projet



Tchendukua développe un nouveau projet auprès des femmes afin de préserver et valoriser leurs connaissances techniques et spirituelles autour du tissage.

Leur confection est exclusivement féminine, mais l'activité de tissage concerne aussi les hommes. Ce sont eux qui construisent les métiers à tisser, filent le coton et tissent les vêtements, dont les finitions sont réalisées par les femmes.

A la demande des femmes et de l'association *Arhuacas Asowakamu*, le Conseil d'Administration de Tchendukua a accepté de soutenir un projet visant non seulement à préserver un élément clé de leur culture, mais aussi à leur permettre de s'organiser ensemble pour accéder à des matières premières de qualité et commercialiser leurs productions à des prix justes. Car si les *mochilas* remportent un vif succès auprès des touristes et des non-indigènes, leur vente bénéficie plus souvent aux intermédiaires qu'aux communautés et aux femmes !

L'association *Asowakamu* a mis en œuvre le projet dans deux communautés arhuacas, dont une durement touchée par des incendies au début de l'année 2019, et une communauté kogi. Il a ainsi permis de renforcer les liens entre les Kogis et les Arhuacos, peuples très proches géographiquement et culturellement, descendant tous deux de la civilisation précolombienne *tayrona*. Environ 100 femmes arhuacas et kogis ont participé aux différentes activités : formation sur les techniques, l'iconographie et la qualité ; renforcement des organisations de femmes ; appui à la production ; organisation de la vente à des prix justes.

Il s'agissait d'un projet-pilote, d'une durée de trois mois. Au vu des résultats positifs et du grand intérêt qu'il a suscité chez les Arhuacos comme chez les Kogis, il est aujourd'hui envisagé de mettre en place une seconde phase, de plus grande ampleur. A suivre !

Pour en savoir +
association *Asowakamu*
<https://wakamu.com/>



Cette année, un nouveau projet a vu le jour, visant à préserver une pratique ancestrale chez les femmes kogis et arhuacas : **le tissage des mochilas**.

Pour les peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta (Kogis ou Kagabas, Arhuacos, Wiwas et Kankuamos) le tissage est central. **C'est un moment de réflexion profond et de recherche d'harmonie avec le monde.** Expression de la féminité, les mochilas, petits sacs de tailles et de formes différentes, symbolisent la fertilité, la vie et la création de la pensée en chaque point de tissage. Chez les Kogis les motifs symboliques sont assez sobres, évoquant les différents clans et les différentes « textures de terres ». Pour les Arhuacos, de nombreux motifs sont utilisés, qui évoquent les animaux, les feuilles de coca, le temps de grossesse, le territoire ou les lacs et les montagnes. D'après Judith Nuvita, jeune femme kogi, « pour nous, les mochilas sont comme une carte d'identité ! ».

« TISSER, C'EST PENSER. AVANT D'AGIR, NOUS TRAVAILLONS TOUJOURS NOTRE PENSÉE EN TISSANT NOS PETITS SACS, NOS MOCHILAS. CELA REPRÉSENTE ET EXPRIME NOTRE PENSÉE. »

Margarita Zarabata Coronado, femme kogi



Une Ecole *Pratique* de la Nature et des Savoirs pour retrouver des liens d'alliance avec le vivant...

A l'ère de l'anthropocène, cette nouvelle époque géologique où les activités humaines impactent directement les grands équilibres de la planète, il est urgent de retrouver un paradigme très ancien, vital, celui de la vie et du vivant. C'est dans cet esprit, à l'invitation des Kogis, qu'a été créée l'Ecole Pratique de la Nature et des Savoirs. Quelle est la mission de cette école, sa raison d'être ? Pour les 85% d'urbains que nous sommes devenus, expérimenter de nouveaux liens d'alliance avec cette nature qui nous porte et nous fait vivre ! Une « école laboratoire » ancrée dans la Drôme, où l'on peut tenter de réinvestir les champs de l'éducation, de l'agriculture, de la santé, des modes de gouvernance et de la transmission.

Rejoignons-nous !



« IL FAUT AVOIR DU CHAOS EN SOI POUR ACCOUCHER D'UNE ÉTOILE QUI DANSE. »

Friedrich Wilhelm Nietzsche

Nos prochaines formations

• **Accompagner une éducation différente**

Du 21 au 25 octobre 2019, Château Saint-Ferréol, Drôme

Pendant ce parcours de 4 jours, venez explorer, expérimenter comment remettre le vivant au cœur des pratiques pédagogiques et des situations d'apprentissage ? Retrouver l'envie, l'élan, pour apprendre à orchestrer des journées porteuses de sens, de joie, d'enthousiasme au service des enfants.

Public : Enseignants, formateurs, animateurs et toutes personnes intéressées par les questions pédagogiques.

Avec **Muriel Fifils**, Directrice de l'Ecole Caminando

• **Piloter sa transition**

Du 13 au 17 novembre 2019, Site des Amanins et Vallée de la Drôme.

Vous souhaitez changer, faire émerger un projet, réorienter votre vie ou plus simplement faire le point sur votre situation et rencontrer d'autres acteurs de la « transition » ? Ce parcours est pour vous. Pendant 5 jours, en itinérance dans le Haut-Diois, venez explorer le monde qui vient, clarifier vos envies et vos intentions, vous relier à vous, aux autres et à la vie, source d'enthousiasme.

Avec **Eric Julien** et **Christine Marsan**

• **Facilit'acteurs**

Du 9 octobre 9h au vendredi 11 octobre 18h, Drôme

Décoder les « cartes » qui sous-tendent les organisations, les projets, les communautés humaines. Apprendre à faciliter la mise en mouvement des acteurs vers l'autonomie joyeuse au service de l'efficacité collective. Quand l'intégration de savoir-être (postures) et de savoir-faire (outils) favorise l'émergence d'une intelligence vivante, coopérative et porteuse de sens.

Avec **Eric Julien** et **Christine Marsan**

Et en 2020, « **Le chemin qui Relie** », une immersion nature pour retrouver les liens fragiles qui relient à soi, aux autres, au monde et au mystère, condition pour grandir en conscience « d'être ». 4 jours de marches en montagne, pour se retrouver et retrouver les voies de l'enthousiasme.

Avec **Eric Julien**

→ Pour tous renseignements 07 57 50 50 79 / ecole.nature.savoirs@gmail.com

www.ecolenaturesavoirs.com

news



Des nouvelles de Tchendukua

Ici et Ailleurs - Suisse

Entre les montagnes et les eaux du Lac Léman, TCHENDUKUA Suisse poursuit son chemin.



Rejoignons-nous !!

Beaucoup de mouvement et d'évolutions à vous partager dans les équipes de Tchendukua Suisse. **Bolmar Castaneda**, trésorier de notre association a quitté ses fonctions, merci de son engagement, pour être remplacé par **Christian Michel**. Bienvenue à Christian. Bienvenue aussi à **Tatoun Rogenmoser** recrutée comme stagiaire l'année dernière et engagée au poste de secrétaire-chargée de projets à 20% de son temps depuis son retour d'un long séjour en Colombie, au pied de la Sierra. Elle travaillera dans les locaux de l'association PACT, mis à disposition gracieusement par l'un de ses membres.

PACT est une association créée à partir de l'expérience de Kim Pache dans le Yukon, et de sa rencontre avec Michael Palma. L'un des projets de cette association est de mettre sur pied une **grande marche de quelques jeunes représentants des peuples premiers**, qui partirait du Yukon pour se rendre jusqu'à la Sierra de Santa Marta en Colombie. Nous collaborerons chaque fois que cela sera possible, notamment pour mutualiser nos forces.

C'est grâce à la bonne participation aux 24H de natation solidaire, journée organisée par le CEC André-Chavanne, mais aussi à la générosité de notre parrain Roland Jeannet, directeur de l'établissement, que nous avons pu trouver le financement de ce poste sans avoir à prélever sur les dons affectés au rachat de terres ou au projet « Bonda ». Avec Tatoun, nous disposons maintenant d'une aide importante pour la recherche de fonds et la gestion des dossiers, sans avoir à puiser dans les fonds de l'association, disponibles à 100% pour soutenir les projets en Colombie.

Jean-Jacques Liengme et Tatoun Rogenmoser ont eu la chance de participer en septembre dernier au superbe projet de « Diagnostic croisé de santé territoriale » dans le Haut-Diois (France). Echanges remarquables et respectueux entre deux mondes, dont on peut dire que les conclusions ne diffèrent pas beaucoup avec pourtant des méthodes de travail et d'analyse fort différentes. Une deuxième étape de cette expérience devrait être mise en place à Genève en automne 2020.

Activités

Pour récolter des fonds, comme chaque année, les membres du comité, parfois soutenus par quelques membres extérieurs, se sont engagés depuis l'automne dernier dans diverses manifestations sportives parmi lesquelles :

- La distribution d'eau aux coureurs lors du Tour du canton (course à pied). Cela a rapporté CHF 750.
- La tenue de la buvette pendant les "24H de Natation solidaire". Cela nous a permis de récolter CHF 1'000.
- La tenue de la buvette lors de la finale de basket des écoles secondaires suisses. Nous avons récolté CHF 1'000.



Le projet « Bonda » a été revu, d'une part, afin de tenir compte des menaces des groupes mafieux à l'encontre de TAA (Tchendukua Colombie), de la pression urbaine et de l'arrivée de nombreux réfugiés vénézuéliens s'installant où il y a de la place, mais aussi d'une proposition des Kogis qui souhaitent mettre en place sur ces terres une « école de santé traditionnelle ». Pour cela, les deux anciennes « Nuhés » ont été

reconstruites et agrandies. Deux autres Nuhés, affectées au soin des malades et à l'accueil des familles accompagnantes, dans le respect de leur culture, vont être construites à l'entrée de la terre. Des discussions sont en cours pour que ce lieu puisse être utilisé par les quatre communautés autochtones de la Sierra : Kogis, Wiwas, Arhuacos et Kankuamos.

C'est une excellente nouvelle, portée par la communauté, qui valorise et ancre notre engagement et qui allège la responsabilité de l'équipe de TAA. Nous leur apportons notre soutien financier, le projet de Bonda, ciblé, correspondant bien à la dimension de TIA-CH.

Le CEC André-Chavanne, notre fidèle partenaire à Genève, a fêté le 18 mai dernier ses 25 ans, dont 15 années parcourues en compagnie du peuple Kogi. Pour symboliser ce parcours, la direction de l'établissement a répondu favorablement à la proposition de Véronique Burband, responsable du Centre de documentation, de reproduire le symbole (Terzo Paradiso, Rebirth, Renaissance, 3^{ème} Monde) créé en 2003 par Michelangelo Pistoletto, figure-clé de l'art contemporain. Ce signe symbolise la transition écologique, la métamorphose, la transformation d'envergure planétaire qui exigent des changements profonds dans notre façon d'agir et de penser et à laquelle nous invite les Kagabas (Kogis).

Au centre de ce symbole se trouve le chêne planté en mémoire de Gentil Cruz, assassiné peu de temps après la première visite des Kogis au collège André-Chavanne, en novembre 2004. C'est pour nous un symbole extrêmement fort qui illustre la nécessité du monde moderne de s'appuyer sur les connaissances du premier monde, celui des peuples autochtones encore détenteurs de savoirs ancestraux, pour créer en collaboration avec le deuxième monde, le nôtre, ce troisième monde qui permettra, peut-être, de maintenir l'espèce humaine en vie.

C'est dans cet esprit et avec joie, que nous accueillerons le 11 septembre en soirée, à Genève, la conférence de Judith Nuvita, jeune femme Kogi ayant pu faire des études, aujourd'hui dentiste dans la Sierra de Santa Marta.

En fonction de l'actualité et des informations que nous recevons, nous publions trois ou quatre newsletter par an.

Rejoignons-nous !

**Au nom du comité TIA-CH
JJ LIENGME**

« SEUL ON VA VITE,
ENSEMBLE ON VA LOIN. »

Proverbe africain



Le KLIC, Kogis Leadership Inspiration Circle, qu'est-ce que c'est ?

Pour Tchendukua - Ici et Ailleurs, la création du KLIC, en 2018, répondait à un triple objectif. (1) Renforcer nos relations avec et entre nos partenaires actuels, ceux et celles qui soutiennent nos actions. (2) Inviter et rassembler d'autres acteurs, partenaires, pour lesquels les valeurs portées par les Kogis résonnent, ont du sens. Leur donner envie de s'engager. (3) Imaginer ensemble des actions, projets, qui soutiennent, là-bas, les actions de Tchendukua, mais aussi, ici, des actions qui s'inscrivent dans « la vie de la cité ».

A travers les réunions trimestrielles du KLIC sur Paris, c'est toute une dynamique systémique qui s'élabore, se met en place, dans lequel chacun apporte sa spécificité, son regard, ses

compétences, sur les sujets abordés, et la meilleure façon d'y contribuer. Plusieurs actions concrètes, inspirées d'un dialogue fécond entre notre modernité, ses enjeux et la pensée kogi, sont en train d'émerger. Un KLIC « jeune » a été mis en place. KLIC jeune dont la première action a été de vouloir changer de nom. Merci à eux.

Si cette démarche fait sens pour vous, si vous souhaitez nous rejoindre pour participer à l'émergence du monde qui vient... rejoignons-nous !

Pour prendre contact :
michel-podolak@wanadoo.fr

À vos agendas

ENTRE TRADITION ET INNOVATION, QUELLES VOIES ?

Rencontres exceptionnelles avec Judith Nuvita, première femme kogi à avoir suivi des études universitaires

- Les 7-8 septembre 2019 à Bruxelles

Journées Emergences

Atelier le dimanche 8 septembre avec Judith Nuvita et Eric Julien

Bozar - Palais des Beaux Arts,
Rue Ravenstein 23, 1000 Bruxelles

Infos et réservations : <http://journéesemergences.org/>

- Le 9 septembre 2019 à Paris

Conférence à l'ASIEM

20h / 6, rue Albert de Lapparent
75007 Paris

Infos et réservations : www.tchendukua.org
tchendukua@wanadoo.fr (objet : conférence 09/09)

- Le 10 septembre 2019 à Lille

Conférence en partenariat avec l'Institut Fontaine

18h / Château de la Fontaine - Allée des 2 Lions - 59170 Croix

Infos et réservations : dominique.vergriete@ausspar.fr

- Le 11 septembre à Genève

Conférence en partenariat avec Tchendukua Suisse et le réseau Rezonance

Avec Sophie Swaton (Université de Lausanne), Antonio Sanchez (SIG) et des représentants des Jeunes en faveur du climat et du Mouvement des Etudiants de l'ISE de Genève. Accueil à 17h30 / Conférence à 18h

Université de Genève (bâtiment Uni Mail) - salle MR280
Boulevard du Pont-d'Arve 40 - 1204 Genève

Sans réservations - Renseignements : tchendukua.ch@gmail.com

LES PROCHAINS PARKOURS DE FORMATION DE NOTRE PARTENAIRE, L'EPNS

- Du 9 au 11 octobre 2019 à Paris

Facilit'acteurs

- Du 21 au 25 octobre 2019 au Château de St-Férreol / Drôme

Accompagner une éducation différente

- Du 13 au 17 novembre 2019 au Site des Amanins et Vallée de la Drôme

Piloter sa transition

Renseignements et inscriptions : 07 57 50 50 79 - ecole.nature.savoirs@gmail.com - www.ecolenaturesavoirs.com



Ont contribué à ce numéro / Rédaction : Eric Julien, Jean-Jacques Liengme, Michel Podolak, Marie-Hélène Straus, Pauline Thiériot / Relecture : Jacqueline Bac / Crédits photos : Eric Julien, Pascal Greboval, Tchendukua, Jean-Michel Turpin / FTV, Jérôme Panconi, Denis Mauplot, Philippe Brulois / Crédits dessins : Alice Dieudonné, Ana Maria Lozano / Graphisme : Calandre / Impression : Corlet - Condé-sur-Noireau / papier recyclé.



Association Tchendukua - Ici et Ailleurs / 11 rue de la Jarry / 94300 Vincennes / Tél. 01 43 65 07 00
tchendukua@wanadoo.fr / www.tchendukua.org



Merci à nos partenaires

